





Thomas François

ALTÉREZ-MOI

Livr'S Éditions

Retrouvez notre catalogue sur le site de Livr'S Éditions  
[www.livrs-editions.com](http://www.livrs-editions.com)

Illustration de couverture : Maud Perot - Fairy'Mag  
Site internet : <https://www.fairymag.net/>

Droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'accord écrit de l'auteur. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, scanner, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Toute demande sera adressée à Livr'S Éditions

<[contact@livrs-editions.com](mailto:contact@livrs-editions.com)>

ISBN : 978-2-930839-95-0

À mon père, pour m'avoir transmis l'amour des bons mots.

À Jill, pour être parvenue à ingérer mes balbutiements, pour les avoir recadrés et pour m'avoir, finalement, permis de trouver la manière dont je souhaitais écrire.



*Le monde est un théâtre  
dont je suis le seul spectateur.*



# **PREMIÈRE PARTIE**



# Chapitre 1

« Nom. Prénom. Âge. Adresse. Formation. »

Arrivé à 7h55, Léon n’appréciait pas le ton de cette dame venue prester à 8h15 – quinze minutes en retard.

« Hmm... Mallar. Léon. Vingt-trois ans. Rue du Gazier, n° 50 à Couresart. Formation universitaire, répondit l’impatiente.

— Wouah, un p’tit génie ! Faut qu’il remplisse ce tas de formulaires. Et surtout qu’il ne se presse pas, j’ai plein de choses à faire.

— Je n’en doute pas, Madame... »

« Récemment » diplômé – en juin... oui, on était en septembre, oui, ça faisait trois mois –, Léon avait daigné se lever de bonne heure pour accomplir cette étape mémorable que constitue l’inscription en tant que demandeur d’emploi. Avant un tel acte, il paraît judicieux de savoir ce qu’on vient demander. Ce n’était clairement pas le cas de Léon Mallar.

Il l’aurait avoué sans détour : il n’avait aucune passion, aucun don particulier, excepté peut-être l’oisiveté. Si un employeur potentiel lui posait LA fatidique question « Atouts/Aptitudes ? », il se sentirait bien

embêté. Quant aux « Défauts ? », il répondrait probablement qu'il ne s'exprime pas assez et qu'il s'égaré trop souvent dans ses pensées. Ce comportement des plus renfermés, au besoin, il pouvait l'expliquer. L'argument était simpliste : Léon Mallar maudissait bon nombre d'individus et préférerait dès lors éviter leurs conversations.

Au moins, c'est clair !

Les années d'expérience lui avaient appris à maîtriser cette lassitude qui accompagnait la plupart des dialogues s'imposant à lui. Lorsque l'irritation envers son interlocuteur prenait le dessus, Léon pouvait penser à ce qu'il préférerait répondre tout en rétorquant des paroles agréables, complaisantes ou en tout cas correctes. Cette conduite, qu'il avait baptisée sa « superficialité sociale », lui permettait d'avoir son propre avis sur le sujet en question tout en conservant une sociabilité, certes superficielle, mais bien réelle en apparence. Chacun en sortait satisfait. Que demander de plus ?

La salle d'attente du For'em – contraction de l'anglais *Forced Them* – consistait en une pièce des plus vétustes aménagée de manière incongrue. Captivé par sa critique, Léon remarqua à peine l'arrivée dans ce décor de deux hommes aussi anciens que les lieux – leur teint gris-jaunâtre se confondait avec le papier peint. Ils vinrent s'asseoir tout près de Léon. Leur discussion tournait autour du manque de respect des jeunes d'aujourd'hui et des valeurs désappries par cette génération d'insolents. Chacun ponctuait ses arguments de souvenirs d'enfance ou du service militaire. Égaré dans sa curiosité, Léon les écouta un moment tout en se disant que...

*Ce qui manque ? Une bonne guerre ! Tout le monde s'observe. On n'a plus confiance en personne. Au moins, la guerre te donne foi en l'inespéré. Il y a quelque chose à attendre, à atteindre. Et je n'parle pas d'un avenir d'esclave dans une boîte de merde à subir un boulot que tu détestes faire semblant d'aimer. Je te parle d'un vrai but commun, universellement admis.*

*C'est ce dont manque le monde : un recentrage sur de vraies valeurs. Mais*

*l'Homme et son incommensurable incompétence à assimiler de simples préceptes, bons et universels, mène le monde à sa perte, n'en d...*

« Monsieur? ... MONSIEUR MALLAR?

— Hmm... Quoi?

— Il a rempli ses formulaires? demanda-t-elle d'un air pincé.

— Hein? ... Euh oui, oui. Tenez.

— Il aurait pu écrire mieux que ça, quel torchon! Encore un qui n'ira pas plus loin que la salle d'attente », marmonna-t-elle tout en rejoignant son comptoir.

Voyant cette dame repoussante à bien des égards, on aurait pu s'attendre à ce qu'un tel phénomène ait reçu la grâce d'une certaine bonté ou au moins le sens de l'amabilité. Il n'en était rien et Léon ne s'en étonna pas. Frappé par une misanthropie consciemment scellée, l'espèce humaine ne le surprenait plus et il n'en espérait rien.

Fier d'avoir accompli sa mission du jour – *ça m'aura pris trois mois, mais... c'est fait!* –, Léon sortit du bâtiment en souriant. Il ne pouvait s'empêcher de penser que la suite de cette journée lui appartenait, ce jeudi ensoleillé de septembre pouvait véritablement débiter. Qu'on ne se méprenne pas, le jeune homme ne savait pas du tout ce qu'il allait bien pouvoir faire, ni même s'il allait effectivement entreprendre la moindre chose. Toutefois, la seule idée de n'avoir aucune obligation suffisait à lui rendre l'instant agréable.

Il croisa de nombreux passants sur le chemin du retour. Perdu dans ses pensées, il reluqua les plus belles tout en les critiquant, se moqua des plus beaux tout en les jalosant. Arrivé à quelques pas de la rue du Gazier, Léon dut faire face à une nouvelle rencontre qu'il aurait préféré éviter.

« Contrôle d'identité. Vos papiers, Monsieur! grommela d'un air supérieur l'un des trois agents de police.

*Et bonjour, non ?*

— Je vous en prie, voici mes papiers, répliqua-t-il obséquieusement à ces « protecteurs ».

— Mallar... Vingt-trois ans... Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ou d'étrange dans le quartier ces derniers temps ? »

Drôle de question. Léon ne voyait que des choses étranges qu'il espérait voir devenir inhabituelles.

« Excepté une désagréable rencontre matinale, je n'ai rien à signaler.

— Bien. Vous êtes en règle, vous pouvez disposer. »

Léon Mallar avait du mal avec l'autorité... l'imposée, pas la naturelle! L'aversion que lui intimait le principe même de la police pouvait l'amener à des débats internes acharnés. Il ne comprenait tout simplement pas comment l'on pouvait conférer un tel pouvoir à de « simples personnes ». *Un an d'académie et haut les mains?!?* Selon lui, les protecteurs des pauvres citoyens sans défense appartenaient – *bon d'accord, pas tous...* – à l'une des pires catégories d'humanoïdes sur Terre. Celle de ceux qui sont à la « Droite de(s) Dieu(x) » : les « DD's » comme il les surnommait.

L'autorité et la hiérarchie. Voilà bien des éléments déclencheurs de tension dans l'esprit de Léon.

*L'autorité, ou le pouvoir d'être obéi. La hiérarchie, ou la subordination des moindres. Ces concepts intemporels sont révoltants, leur caractère non vital n'engendre que l'abjecte sentiment de supériorité. Quand l'homme se sent supérieur, il ne souhaite pas stagner ou redescendre, il ne vise qu'à accroître son statut et son potentiel d'actions sur les avilis.*

*Qu'y a-t-il de vital? Manger/boire, selle/miction, (sexe), dormir et puis mourir.*

*Former des cons à se conformer à la déraison n'engendrera que de nouveaux*

*cycles de perdition. De nouvelles générations de dégénérés prêts à tout pour poursuivre d'illogiques convictions, comme le sentiment que le monde leur appartient, que le monde a été créé pour eux.*

Arrivé au bas de son immeuble, quittant ses réflexions, Léon prit conscience qu'il ne voulait plus rien faire de la journée. Sa mission du jour avait été parcourue par trop de tensions internes qu'avaient causées les tendus extérieurs. Alors qu'il cherchait distraitemment ses clés, il savait ce qui l'attendait chez lui : rien. Et ça, ça lui plaisait. La possibilité de pouvoir tout faire sans rien entreprendre, voilà un vrai choix ! *Je me limite à l'illimité*, aimait-il se répéter lors de ses dialogues internes. Le jeune Mallar raisonnait logiquement ou, pour être précis, spéculait selon sa propre logique. Il ne voulait pas se voir limité ou empêché dans ce qu'il entreprenait, même lorsqu'il s'agissait de ne s'atteler à rien. Or dans rien, il y a tout... Quoi de plus illimité ? Quoi de « moins empêchant » ?

Habitant au dernier étage d'un immeuble qui en comportait bien trop, Léon devait parcourir un nombre improbable de marches pour atteindre son antre. Ce parcours des plus éprouvants, il parvenait de temps en temps à l'accomplir à l'image d'un athlète retraité : d'une traite, mais presque mort à l'arrivée. Ce n'était pas le cas en ce jour puisqu'il dut faire trois escales : l'une à la marche trente-sept, la seconde à la marche *j'ai oublié où j'en étais* +5. Mis sur le compte de douleurs à la malléole, ces deux premiers arrêts ne durèrent chacun que quelques secondes. Le troisième, quant à lui, signa le début des ennuis.

Jacqueline Chantan n'avait pas eu une vie facile. La soixantaine visiblement installée sur son visage, une carrière de chômeuse sous le coude, Jacqueline était la mère de trois enfants qu'elle ne voyait jamais pour cause de différends (selon ses dires). Divorcée du père de la progéniture – un mari violent et pas assez absent –, elle s'était remariée avec un homme plus âgé, à la maladie bien enracinée. Jacqueline prétendait s'en occuper toute la journée.

Elle l'interrompit au palier du septième étage, alors qu'il ne se trouvait plus qu'à quelques enjambées de sa destination :

« Aaaaah Léon Mallar, vous voilà. J'ai besoin de votre aide! »

Sans pitié pour ses semblables, Léon estimait que Madame Chantan avait sa part de responsabilité dans les événements qui avaient jalonné sa vie. En outre, il avait horreur de sa manie de citer le prénom et le nom de la personne dont ou à qui elle parlait. Ce type de cas permettait à sa superficialité sociale d'entrer en scène. Se faire bien voir par ses proches tant sentimentaux que physiques constituait, selon lui, une nécessité et un impératif quotidien.

« Salutations Jacqueline Chantan! Je serais ravi de répondre à vos attentes. Que puis-je pour vous? »

Sarcasme. Léon l'adorait, surtout quand il passait inaperçu. Il s'attachait toujours à détecter le degré de compréhension de son interlocuteur. Avec Madame Chantan, il ne risquait pas grand-chose.

Plantée à l'entrée de son appartement, elle reprit :

« René Chantan, mon mari, n'a plus de médicament. J'en ai commandé et ils viennent d'arriver chez l'apothicaire. Pourriez-vous aller les chercher pour nous, Léon Mallar? Ma hanche me fait atrocement souffrir... »

Ce dernier pensait haut et fort ce qu'il taisait.

*Alors, de un : il peut crever, je m'en fous. De deux : les enfants servent à ça. Et de trois : je ne vais quand même pas me retaper cet escalier.*

Autocensure & Sarcasme :

« Ooh mais bien sûr, Jacqueline Chantan! Votre mari, René Chantan, en a-t-il besoin immédiatement ou cela peut-il attendre l'après-midi? »

— Dès que possible, Léon Mallar! dit-elle nerveusement tout en lui tendant un billet pour payer les médicaments.

*Bon sang, elle va m'emmerder jusqu'au bout...*

— Très bien, j'y vais immédiatement! Mais... Oh... Vous entendez? Le téléphone sonne dans mon appartement. Je vais répondre puis j'irai les chercher! »

Parade facile mais ô combien efficace contre une voisine à moitié sourde. En effet, personne ne cherchait à joindre Léon et, de toute façon, il n'avait pas le téléphone dans son appartement. Seul son vieux mobile prenait la poussière dans une poche de son jeans. Quoi qu'il en soit, Madame Chantan le remercia d'avance et lui promit un peu d'argent pour sa peine. *Augmente la mise et je la fais en courant, ta mission*, pensa Léon tout en foulant de manière faussement rapide les dernières marches jusqu'à son antre.

Un ennui ne venant jamais seul, il éprouva les plus grandes difficultés à maîtriser la porte d'entrée de son appartement. Une planche de bois, une serrure, une clé pour l'ouvrir, ça paraît simple! Pourtant, cette règle ne s'appliquait pas au huitième et dernier étage du n°50 de la rue du Gazier. Léon s'acharna quelques instants tout en se disant que si l'Homme était bon, ce type de sécurité deviendrait inutile.

Sa colère effectuant une ascension critique, il choisit d'éviter le problème un instant et s'assit sur la dernière – *la première?* – marche de l'escalier. Si une fois la porte ouverte, il comptait ne rien faire, est-ce que ne rien faire pour arranger le problème constituait une solution? *Dans rien, il y a tout... quoi de plus illimité? Hmm... l'attente aussi risque d'être illimitée*, rumina-t-il intérieurement. Léon cultivait des principes et des convictions qui, dans certains cas, pouvaient se contredire ou s'opposer symétriquement.

Dans sa pénible recherche d'une solution, il en vint à penser à Istvan Rimeiko, l'homme à tout faire de l'immeuble. Ce petit quadragénaire trapu saurait certainement s'y prendre avec une porte récalcitrante.